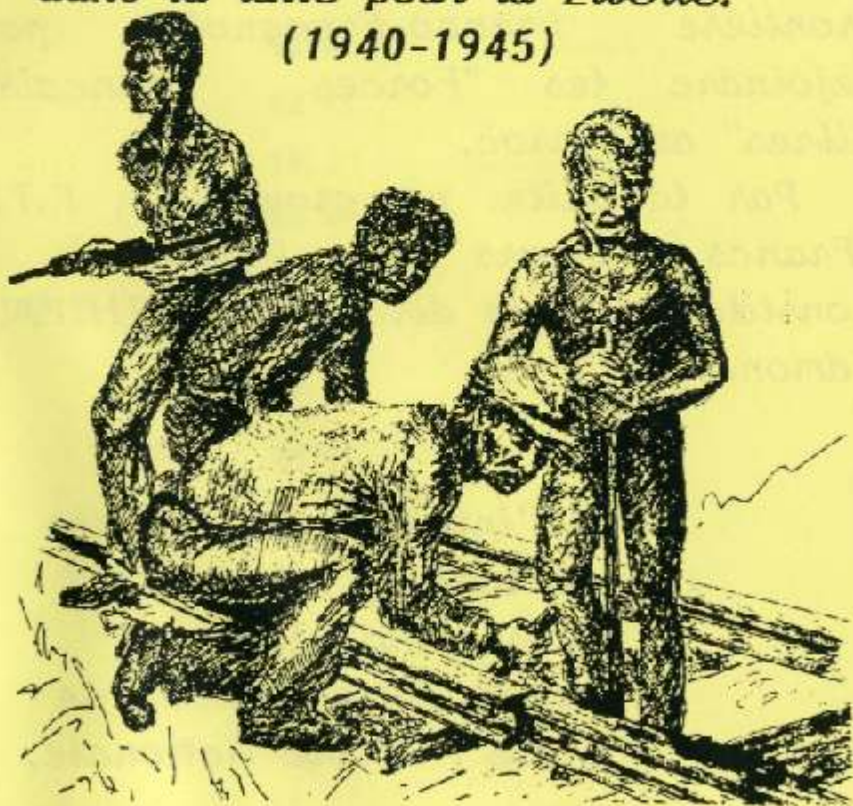


ASSOCIATION NATIONALE
DES CHEMINOTS
ANCIENS COMBATTANTS
(Section de Béziers)

*Témoignages sur l'Action des
Apprentis du Dépôt S.N.C.F.
dans la lutte pour la Liberté.
(1940-1945)*



En prenant l'initiative de publier cette plaquette-souvenir, nous avons voulu rappeler la participation des apprentis S.N.C.F. du dépôt de Béziers, à la lutte pour la libération contre l'occupant Hitlérien.

Le 1er février 1943, deux apprentis de 3ème Année quittent le centre et vont franchir clandestinement la frontière Franco-Espagnole pour rejoindre les "Forces Françaises Libres" au Maroc.

Par la suite, un groupe de F.T.P. (Francs Tireurs et Partisans) se constitue sous la direction de THIBAUD Edmond.

A l'intention des jeunes générations d'après guerre qui n'ont pas connu cette période de notre Histoire Nationale.

Temoignage de Monsieur ROUQUETTE - Ancien Apprenti
(promotion 40/43).

Tous les soirs, j'écoutais l'émission, "Les Français parlent aux Français", à la radio de Londres. Un jour, un appel est lancé pour se rassembler dans les villes, c'était pour le 14 juillet 1942.

A Béziers, le lieu était fixé derrière le Théâtre, à l'emplacement actuel de la Fontaine, où était scellée la plaque à la gloire de Jeanne d'Arc, aujourd'hui transférée au Plan Saint Nazaire.

Donc, ce jour-là, j'avais 16 ans et demi, en fin de matinée, je me rends à l'endroit indiqué. Lorsque je débouche derrière le Théâtre, je vois du monde sur les trottoirs, tout autour de la Place, mais celle-ci est vide. Il y a aussi des policiers, je n'étais pas venu jusque-là pour regarder de loin. Je traverse seul et me recueille un instant devant la plaque de Jeanne d'Arc. J'étais conscient du danger que je courais, aussi lorsque j'ai atteint l'autre côté de la Place, je ne me suis pas occupé de savoir si mon geste avait été imité, j'ai pris mes jambes à mon cou et suis rentré chez moi.

C'est alors que m'est venue l'idée de rejoindre les Forces Françaises Libres, car je voulais participer, faire autre chose pour libérer le Pays. Je savais, par la Radio de Londres, que des Français passaient clandestinement la Frontière Franco-Espagnole pour rejoindre l'Angleterre. Avec un Camarade de Promotion, SERIE André, nous avons franchi les Pyrénées, le 1er février 1943.



M. ROUQUETTE Louis
Président de l'A.N.C.A.C.
7, rue Victor Schoelcher
34500 BEZIERS

Témoignage d'Edmond THIBAUD - Ancien Apprenti (promotion 39/42)

L'idée de combattre les Nazis, de ne pas rester sur la touche, est venue à moi à peu près en 1943. J'avais 17 ans, j'étais "arpète" à la S.N.C.F.

En novembre, un mot d'ordre était colporté de bouche à oreille : le 11, anniversaire de l'Armistice, tous au Monument aux Morts du Plateau des Poètes, en face la Gare.

Cela n'avait pas été organisé, mais on s'y est retrouvé une trentaine de gars du dépôt.

Nous avions ramassé un bouquet champêtre, mais les autorités avaient fermé les grilles du Plateau et les "flics" se trouvaient devant. A 50 mètres de là, l'Hôtel Terminus était bourré d'Allemands.

Nous nous étions assis sur la petite muraille qui entoure la cour de la Gare, et chacun calculait comment on allait bien pouvoir faire pour déposer le bouquet.

Et voilà que surgit une jeune fille que nul ne connaissait. Je me souviendrai toujours, elle portait des chaussures avec des semelles de bois.

Tout à coup, elle traverse l'avenue, s'arrête à quelques pas des "flics" étonnés, observe une minute de silence. Tous en coeur, nous traversons aussi l'avenue. Celui qui tenait le bouquet l'a jeté par dessus la tête des "flics", par dessus la grille, sur le Monument aux Morts. Au garde-à-vous et drôlement émus, nous avons observé à notre tour une minute de silence. Ah ! quelle joie !

Et déjà, chacun, en s'en allant, était content d'avoir accompli ce geste à la barbe des Allemands.

Tout ce que nous avons fait ensuite est parti de ce moment là. Encore manquait-il une étincelle. Louis GABANOU, militant de la C.G.T. clandestine et communiste, fut, pour moi, cette étincelle qui déclencha la suite.

La volonté de résister à l'occupant, les jeunes de mon âge la possédaient particulièrement. Nous savions qu'il y avait des Maquis en France. La nécessité de se ravitailler poussait beaucoup de Biterrois à voyager, notamment dans le centre de la France où les Maquis étaient très actifs.

Les copains qui en revenaient disaient tous : "Qu'est ce qu'on fait ici ?".

J'en reviens à GABANOU, un jour, il nous dit à nous, les "arpètes", qui discussions : "vous, les jeunes, vous faites les flambards, mais si on vous disait, en vous mettant les armes à la main, il faut faire ça et ça, qu'est ce que vous feriez ?".

On a bien compris où il voulait en venir et on l'a aussitôt mis au défi de le faire. Dès le lendemain, GABANOU nous mettait en relation avec LANTENOIS, et le présentait comme responsable commissaire aux effectifs des F.T.P.

Le rendez-vous était dehors, au fond de l'avenue d'Agde. Tout en marchant, LANTENOIS expliquait ce qu'était un groupe de trois, comment il fonctionnait, que le responsable du groupe ne connaissait qu'un responsable placé à l'échelon au dessus.

A la fin de l'entrevue, j'étais d'accord, j'étais heureux, l'heure de l'action avait sonné.

Déterminés à nous battre, il ne nous manquait qu'une chose : les armes. Hormis un fusil de chasse, nous n'avions, hélas, pas de quoi attaquer l'ennemi, ou si peu ! En effet, on nous fit passer une mitrailleuse "Sten" démontée en trois morceaux, dans une valise (et aucun de nous ne savait la remonter), deux chargeurs et trois révolvers. Les révolvers étaient, sauf un, inutilisables. Il s'agissait d'un "Mauser" de 1914, rouillé et de deux 7,65 récupérés sur des miliciens, mais pas la moindre munition pour ces deux dernières armes ... Nous avons enfin un 6,35 à canon basculant, sur lequel nous pouvions compter.

Je me souviens qu'à cette époque, je louais une chambre chez Monsieur et Madame CALEDE, un soir, avec BERBIGE, nous sommes montés dans ma chambre qui servait de lieu de réunion. BERBIGE, en manipulant la "Sten" que nous avons tout de même réussi à remonter, a fait partir une courte rafale. Le hasard voulut qu'à la même heure, nos logeurs écoutaient la radio de Londres. Ils faisaient ainsi comme la majorité des Français à cette époque. Les trois balles ont traversé les draps de l'armoire à glace, la cloison de la chambre, et se sont écrasées à 30 centimètres du propriétaire. "Les boches m'ont tiré dessus" hurla-t-il à sa femme. Cette brave femme se précipite alors dans notre chambre. Elle dit : "Les Allemands nous tirent dessus". Alors, elle s'arrêta net, à voir nos mines dépitées et ahuries, elle avait rapidement compris, bien avant d'avoir remarqué la "Sten", ce qui s'était passé.

Quel anguelo !... Mais quelle brave femme aussi. Elle nous a simplement demandé d'être un peu plus prudents, comme une mère à ses enfants.

"Des armes", dit quelqu'un, il y en a partout, il suffit de les prendre !". Un soir, c'était décidé, nous allions récupérer des armes au quartier Victor Hugo. L'endroit était mal famé et fréquenté de nuit par les soldats Nazis.

Grâce à nos laissez-passer de cheminots, nous pouvions circuler de nuit, malgré les patrouilles allemandes. Il fallait en profiter. Nous voilà partis. Hélas, les allemands ne circulaient pas seuls dans les quartiers réservés. Il y en a eu un, cependant, qui emprunta l'avenue d'Agde. On le suivit un certain temps, puis quelqu'un s'aperçut qu'il était armé d'un "Lebel", un fusil long comme un jour sans pain, récupéré sans doute dans les stocks déposés en 40 dans toutes les mairies de France.

Qu'allions nous faire ? Personne ne se voyait trébuchant ça en ville ou, si besoin était, dans un train. Il était vraiment trop long. Le "frisé" qui descendait l'avenue d'Agde n'aura jamais su ce qu'il avait risqué ce soir d'hiver !

RUMEAU, qu'on appelait "MIMEOLI" et à qui on racontait l'aventure, nous dit : "Tous les matins, j'en vois des armes qu'on pourrait prendre facilement". Il nous expliqua qu'en passant au "Saut du mouton", près du pont de la montagne, gardé par les gendarmes, il surprenait chaque matin deux gendarmes en train de "roupiller". "Qu'est-ce que vous en dites ?. Ils posent les mousquetons et les revolvers près du brasero, ce serait facile, non ? Si demain on tentait le coup"

A l'époque, le quartier était plus désert qu'aujourd'hui. Le garage Citroën, les H.L.M. Méditerranée et Gargaithan n'existaient pas, c'était un terrain vague. Deux nuits plus tard, ayant mis nos vêtements les plus sombres et chaussés de sandales, nous tentons le coup.

La guirlande des gendarmes était dressée côté ville, entre la voie de chemin de fer et la route. Nous approchons sans bruit, rien ne bouge. Par petits bonds, on avance jusqu'à être éclairés par le brasero : ces messieurs piquaient leur petit "roupillon".

L'effet de surprise a été total; voyant nos armes braquées sur eux, ils n'ont pas bronché. Les pistolets 7,65, même sans balle, nous avaient bien servi. "On est des vôtres, disaient-ils, on est de votre côté !". "Eh bien ! venez avec nous, au maquis", lance le plus matin des nôtres. "On ne peut pas, la famille ...". Une fois mousquetons et cartouches dans nos mains, nous leur avons dit : "Vous allez rester une heure sans bouger".

Nous sommes restés à deux pour les surveiller, à trente mètres. Au bout de dix minutes, et voyant qu'ils ne bougeaient pas, nous avons filé.

Mes logeurs, je l'ai dit, étaient favorables à notre cause. Leur fils était prisonnier. Quand Madame CALEDE, en époussetant les habits accrochés dans la penderie, trouva un peu plus tard les mousquetons, elle en parla à son mari.

Du jardin, on accédait, par une trappe cachée, dans une cave que, hormis eux seuls, nul ne connaissait. C'est là qu'ils nous conseillèrent de mettre les armes, et c'est ce que nous fîmes. Une grande masse de Français étaient toujours prêts à aider les résistants. C'était un signe réconfortant.

Mais revenons à notre coup de commando. On rentre donc, on prend notre service à 7 heures. Les gendarmes, eux, pour se retaper, étaient allés boire un ersatz de café chez "Panice", face au dépôt. Un collègue, qui buvait un canon avant le boulot, les a vu arriver défaits. Les pandores en rajoutaient : "Nous avons été attaqués par un commando de parachutiste !" etc... etc...

A midi, nous apprenions tous les détails, chacun de nous écoutait ça et se disait : "J'ai dû rêver, ma parole !". On racontait que nous étions habillés pareillement, partis en camion, que sais-je ? mais une idée restait dans l'esprit de tous : les F.F.I. sont les plus forts. Et cette idée commençait, dans la tête des gens, à faire son petit bonhomme de chemin.

A l'époque, le trafic se faisait essentiellement par le train. LANTENOIS nous dit un jour : "il faut passer à l'action contre les voies ferrés, les cheminots sont les plus qualifiés pour le faire".

Après le débarquement en Italie, les Allemands retiraient leurs troupes du Sud-Ouest pour les envoyer au front. Des trains passaient, très nombreux, bourrés de matériel et de soldats.

Décision est prise de couper les voies de communication. On pouvait toujours déboulonner un rail mais il y avait les garde-voies. C'étaient des civils qui étaient requis et servaient surtout d'otages. Ça posait un problème !

Pour démonter les rails, il faut enlever les éclisses avec des clés spéciales et des clés à tirefond. Un après midi, nous demandons un demi congé; nous prenons revolvers et mitraillettes, et hop !, direction, en vélo, vers un chantier sur la voie où travaillait une équipe. Coup classique : les gars nous ont donné sans peine leurs outils et nous sommes partis par les bois de Boujan, toujours à bicyclette.

Faire dérailler un train, ce n'est pas si facile que ça en a l'air. A la cantine, nous autres, les arpètes, mine de rien, nous posions des questions aux cheminots. Il nous fallait du matériel, des pinces de 22. Il fallait être aussi plus nombreux que nous étions car, un rail, c'est lourd à déplacer. Enfin, un jour, un gars qui était débrouillard s'amène avec quelques cartouches de dynamite de chantier et un allumage électrique pourvu d'un dispositif avec pile fabriqué par un artisan-radio de Sète.

Il suffisait de l'attacher au rail avec du sparadrap, et nous voilà partis, une nuit sans trop de lune, direction Colombiers, vers la tranchée du Trompe-Pauvre, à pied, à travers les vignes.

Les Allemands étaient en masse dans Béziers, la Gestapo aussi. L'idée d'une résistance locale leur paraissait un peu saugrenue. Cela nous laissait une certaine marge de manoeuvre, nous savions l'heure de passage des trains voyageurs et nous savions également qu'après certains trains de voyageurs était prévu un train de marchandises. Au lieu jugé propice, nous avions lié, ce soir-là, le dispositif avec du chatterton et branché la pile. Le retour était prévu par la route de Capestang afin de ne pas attirer l'attention des gardes qui nous avaient vu sortir. Notre dynamite tout juste en place, nous entendons, dans la nuit calme, venir le train. Nous nous mettons alors à courir comme des fous sur la route, il fallait absolument être à l'abri au moment de l'explosion au Faubourg.

Nous nous cachons dans un couloir, cinq minutes plus tard, voilà qu'arrive en marche à vue le train de marchandise. Il n'avait pas sauté ! la charge insuffisante avait bien éclaté mais le conducteur, persuadé au bruit de l'explosion qu'il s'agissait d'un pétard d'alarme, arrivait à 10 Km/h. C'était un coup pour rien ! il nous fallait changer de méthode.

Notre nouvel objectif, après maintes discussions, devint le train de la montagne. Avant d'entrer à Béziers, la voie descend. "Si nous pouvions faire dérailler le train, cela ferait du vilain", pensions-nous avec joie. Nous savions aussi que l'Armée Secrète était approvisionnée, mais ne se servait pas de ses armes, nous savions aussi qu'il était interdit de faire partie de plusieurs groupes clandestins, par raison tout d'abord de sécurité, mais, à 17 ans, quand on veut faire quelque chose, on manque parfois de prudence.

G. avait des contacts avec l'A.S. Nous savions, il l'avait raconté, qu'ils avaient stocké des armes au cimetière vieux. "Tout un voyage" de mitraillettes, plastic, armes diverses dormait dans un caveau du cimetière.

C'est comme ça que G. a été intégré chez nous. nous manquions de matériel approprié, c'était assez délicat, mais c'était ainsi, l'époque le voulait. Elle voulait aussi qu'on oblige les gosses de 16-17 ans à faire sauter des trains. G. fut donc admis chez nous.

Une fois le matériel récupéré, nous organisons l'affaire. RUMEAL habitait chez son oncle, au jardin de l'hôpital. Il était chargé de placer de petites plaques de plastic sur la ligne quand il l'entendrait venir. Notre idée, en effet, était de faire précipiter le train sur la route et de faire d'une pierre trois coups : démolir le train, abîmer le pont, couper la route. Pour l'efficacité, il ne fallait pas non plus poser le plastic trop loin du pont, c'était une question d'estimation personnelle. De plus, il y avait danger de le mettre trop près du pont, depuis que nous avions désarmé deux gendarmes, c'étaient des soldats Allemands qui gardaient le pont.

Afin de n'être point reconnus des gars de Bédarieux, nous avons décidé de mettre des mouchoirs sur la figure comme dans les Western. FORESTIER, avec un drapeau, devait arrêter le train à Ribaute.

A 22 heures, le train est arrivé, nous attendions un convoi de bauxite. Nous avons placé deux pétards d'alarme pour le faire ralentir. Au vue du drapeau de FORESTIER, le train s'arrête. La première voiture était de voyageurs, nous avons aussitôt pensé que les Allemands l'occupaient : non, ce n'étaient que des civils. Nez dehors, ils regardaient ce qui se passait. Nous n'étions qu'une dizaine et ils ne comprenaient pas.

Ce qui comptait d'abord, c'était la rapidité d'exécution. Nous faisons descendre les voyageurs et le conducteur, nous connaissons la manoeuvre. Au moment de mettre en marche, l'un de nous aperçoit un vieux curé qui, passant la tête à une fenêtre, demandait : "Nous sommes à Béziers ?" Moins cinq qu'il ne soit embarqué dans l'affaire !

Enfin, le train démarre, RUMEAL, cependant, rampait vers la voie quelque part avant le pont qui enjambe la route d'Agde. A la barbe des Allemands, il place le pain de plastic et va se réfugier, chez son oncle.

Le train passe. Rien !!

Quelques instants après, le plastic saute. Nous sommes vite rentrés à Béziers, pressés de savoir si l'opération avait réussi ou non. MAS, l'adjoint au responsable du détachement, va voir, en gare, le résultat.

C'était simplement formidable, les wagons enchevêtrés formaient un tas plus haut que la passerelle, un gros nuage noir de poussière de bauxite planait sur tout cela.

Les Allemands étaient fous de colère, la Gestapo enquêtait sur place. Les voyageurs étaient questionnés, la Gestapo voulait savoir comment cela avait pu se passer.

- Ils avaient des mitraillettes en bois, dit un homme.

- Tiens ! Vous savez donc ce qu'est une mitrailleuse ?
- !? Eh bien !...

Le vieux curé avait, lui, oublié sa valise. Il ne pensait qu'à la récupérer.

- Vous étiez dans le train ? demande un policier à MAS
- Moi ? mais je suis cheminot, quand j'ai entendu ça, j'ai couru voir.
- F...-moi le camp .

C'est ce qu'il fit. Ah ! il fallait le voir, MAS, entrant dans notre chambre, il n'arrivait pas à placer une parole tellement il voulait tout raconter à la fois. Et nous qui nous rongions à l'idée que le train n'avait pas déraillé au pont et, du fait, n'avait pas coupé la route.

Voici ce qui s'est passé : Depuis Ribaute, le train avait pris, sur la voie en pente, une vitesse considérable. Franchissant le pont et la courbe qui le suit, il n'avait déraillé qu'ensuite, dans la gare même. Je l'ai dit, ça faisait un beau tas de ferraille. De plus, les catenaires étant coupées, plus rien ne passait en gare de Béziers. C'était la panique !

Tout ça, MAS nous le racontait en petites phrases saccadées. Enfin ! Nous l'avions eu notre train. Nous avions de quoi être heureux, nous les jeunes F.T.P.F., d'avoir porté un coup à l'ennemi. Au travail, les gars ne parlaient que de ça. Nous en parlions aussi, mais nous, nous savions ce qui s'était réellement passé et cela nous rendait plus forts.

Les Allemands avaient fait venir une grue de Brive, c'était une grue coudée, celle de Béziers, trop petite, ne suffisait pas, vu l'amoncellement. Cette nouvelle venue était attelée à un wagon garde-voie, pourvu d'une plate forme où était nichée une mitrailleuse. C'est dire que, désormais, ils prenaient toutes précautions. Le déraillement leur avait rapidement fait comprendre qu'ils étaient vulnérables partout. C'était une leçon pour eux et un enseignement pour nous.

Les gars, il faut le dire, ne se pressaient pas pour démêler le tas de wagons. RUMEAU allait de temps en temps se rendre compte de l'avance des travaux de dégagement. Le fait qu'ils étaient obligés de déplacer le wagon-grue d'une ligne sur l'autre et que parfois il se trouvait sur la ligne de la montagne déclencha cette idée : ET SI CE SOIR ON EN DESCENDAIT UN AUTRE ?

Mais l'affaire serait plus difficile. Au cours d'une conférence donnée aux conducteurs, la direction de la S.N.C.F. leur avait donné l'ordre de ne pas s'arrêter, même au signaux d'alarme, même au drapeau brandi par un cheminot, s'ils reconnaissaient des gens cachés dans les buissons. Franchir un signal d'arrêt, voilà ce qu'on leur demandait.

Pourtant, l'opinion générale des conducteurs était : "On s'arrêtera" et MORILLOT ajoutait : "Tu te rends compte si on te tire dessus !". Pourtant il suffisait d'un fada.

Comme aujourd' hui on peut trouver encore, de plus en plus rare bien sur, quelques Gaullistes, il se trouvait, aussi rare, c'est vrai, quelques Pétainistes irréductibles.

La tactique retenue fut la suivante : RUMEAU et MAS monteraient à Faugères, ils grimperaient sur le train en marche et, à Ribaute, traverseraient le couloir de la locomotive et se présenteraient à la cabine avant pour faire arrêter le train. En cas de pépin, ils seraient armés.

Le plan fut exécuté à la lettre mais, quand RUMEAU et MAS sautèrent dans le cabine arrière de la loco, ils se trouvèrent nez à nez avec un homme et une femme qui y étaient déjà. C'était un chef de réserve en congé qui avait décidé d'emmener sa femme à Béziers.

Il a pris cette incursion des deux potes d'un peu haut.

- Je devrais vous jeter dehors, sur la voie !...

- je travaille à Fouga, Monsieur, ment un des deux lascars, tandis que dans le dos du chef de réserve, l'autre s'affaire.

Il fallait gagner du temps, on parlemente encore.

- Et si, maintenant, je faisais mon devoir, moi ? questionne le second en menaçant de la mitraillette, enfin remontée.

Le chef de réserve perd sur le champ toute sa morgue.

- Vous êtes de braves petits gars, vous êtes ...

- Restez là ! au moindre geste suspect ...

Il n'y eu pas de geste suspect, tout souple, le chef de réserve ne leur compliqua plus l'existence.

Avant Ribaute, où le train devait s'arrêter, nos deux camarades traversent le couloir un peu courbé et pénètrent dans la cabine avant. La conduite de BEL, le conducteur, dit mieux que tout commentaire l'état d'esprit des Français : "Ne te casse pas la tête, mon garçon ! je sais où sont tes copains. T'en fais pas, je m'arrêterai où il faut".

Et, en effet, BEL arrête le train en douceur à Ribaute, où nous attendions. Nous savions qu'une équipe travaillait à dégager la voie, aussi, par mesure de précaution, il fut décidé de tirer le sifflet d'alarme et, par mesure complémentaire, la tige en fer fut

tordue.

BEL met en marche, poussant à fond la crémaillère. Le train s'ébranle en sifflant. Cela eut deux effets contraires : un positif, puisque les gars qui travaillaient purent se jeter à temps sur le côté, l'autre négatif. Je m'explique : l'air, en partant, a fait disjoncter la machine, légèrement serrée, elle est entrée en gare moins vite. Autre ennui imprévisible, les Allemands avaient, entre temps, changé la grue de place. Elle se trouvait sur la voie à côté. Le but visé était manqué. Le train, pourtant, avait déraillé et s'était couché sur l'autre.

Mais, avant qu'il ne déraille, se déroule un épisode révélateur, le geste d'Edward LEPETIT, chauffeur de dépôt, quand il a vu passer le train qui sifflait, LEPETIT, sans être au courant, a compris que c'était un sabotage, il a compris aussi que nous avions manqué le but.

- Ils ont manqué la grue pense-t-il, dépité. Il saute sur une machine sous pression qui venait de rentrer sur la voie, la met en marche, saute.

Lui n'a pas manqué la grue.

Ce geste isolé, ajouté au nôtre, devait porter la panique allemande à son maximum, mais, ils tirèrent aussitôt la leçon de l'affaire : tous ces dérailllements ne pouvaient être que l'oeuvre de cheminots.

Nous fîmes encore quelques actions. Ça sentait le roussi, l'organisation était grillée. Un jour, en gare de Monastier, mon train se croise en gare avec un train où se trouvait GABANOÛ : - "Il faut se barrer, dit GABANOÛ, on te cherche". Moi seul connaissait les gars du groupe. Je descends à Béziers. Nous décidons de rejoindre le Maquis F.T.P. du Bousquet d'Orb.

Le soir, on quitte Béziers. Je n'avais jamais remarqué qu'il y avait tant de clôtures autour de la Ville et tant de chiens.

Nous comptions prendre le train à Ribaute. Chemin de Valtras, nous nous trouvons nez à nez avec une patrouille allemande. Ils ne nous ont pas vus, on s'aplatit dans les vignes. MARTY, dit "le pit", n'a pas le temps. Il s'écrase dans l'herbe du fossé. Et, comme dans les films, c'est le moment qu'ont choisi les soldats pour soulager un peu leur vessie !

Il n'y avait jamais de contrôle, mais nous devions prendre le train deux par deux afin de ne pas donner l'alarme. MAS et BERBIGE ayant pris du retard sur l'horaire, c'est MOUTON et FORESTIER qui se sont présentés les premiers. Effet du hasard ? Avions-nous été donnés ? Les flics ne se sont pas trompés et leur ont mis le grapin dessus.

G., apparemment, ne comptait pas sortir de Béziers. Il était

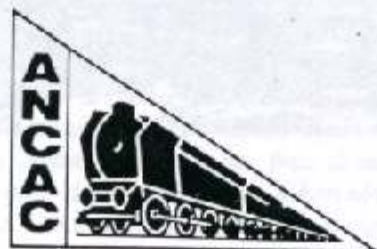
chez lui, allongé, quand nous sommes allés lui faire part de notre intention de libérer les copains. MAS et BERBIGE les avaient eus dans la salle d'attente. Il fallait faire un coup de main. Mais G. nous a mis le moral à zéro, c'était de la folie. Les Maquisards vivaient comme des hommes des bois, au Vernazobre, ils n'étaient en tout que 7 ou 8. Il nous découragea tant et si bien, que rien ne fut tenté ce soir-là.

Ce sera un des plus grands regrets de ma vie. MOUTON et FORESTIER ne devaient plus jamais être revus.

Nous sommes tout de même partis au Maquis, mais ceci est une autre histoire.



Edmond THIBAUT, qu'il nous soit permis de te remercier d'avoir bien voulu, 50 ans après, évoquer ces dures années où l'honneur de la patrie reposa sur les frêles épaules des FORESTIER, MOUTON et des THIBAUT alors que d'autres, mieux partagés par le sort, pourvus d'un compte en banque bien garni, de chantiers, de chais, d'hectares de bonne terre au soleil, de barre sur les épaulettes, se vautraient dans la trahison. Il était bon que ceux qui n'ont point connu ce temps-là, tous ces jeunes qui sont bientôt la moitié des Français, sachent à qui ils doivent cette liberté qui nous est chère.



La musette du père BEL

Beaucoup de cheminots avaient alors un lopin de terre sur lequel ils faisaient pousser quelques légumes. Bien des cheminots encore vous diront que les plants de tomates de Bédarieux s'acclimatent mieux que d'autres à la terre de Béziers, BEL pensait ainsi.

Le jour du déraillement, il avait acheté une botte de plants de tomates. Il ne s'en est souvenu que le lendemain. Il descend donc à la gare; les Allemands surveillaient les travaux de dégagement.

La cabine, essieu planté dans le sol, arrivait à la hauteur du ballast. BEL, après avoir expliqué le but de sa visite, se faufila. Il avait laissé ses plants dans le porte-carnets de la cabine arrière; miracle, les plants étaient intacts.

Sur le frein à main, il voit, cependant, accroché un objet insolite : une musette.

- Bon sang ! pense BEL, se sont les gars qui, hier, ont laissé ça. Ah ! les imprudents. Ni une, ni deux, il met les plants dans la musette, de façon qu'on les voit nettement dépasser, musette sur l'épaule et il s'en va, sans nulle hâte, en saluant tout le monde.

- On peut dire que j'ai eu de la chance ! Pas un seul plant d'abîmé.

C'est nous qui avions de la chance d'être tombés sur BEL ; il nous avait sauvé la vie. Cette musette appartenait à mon frère. A l'intérieur, bien en vue, en caractère d'imprimerie, il y avait écrit : THIBAUD Georges, la section, etc... LESAGE me dit le lendemain : "Votre musette est chez BEL". Et je suis allé la récupérer et le remercier.

Les fagots de ma mère CALEDE

La mère CALEDE était une femme admirable. Le lendemain de l'arrestation de FORESTIER et MOUTON, vous vous en souvenez, nous avons décidé de regagner le Bousquet d'Orb. Se posait le problème des fusils. Il fallait bien pourtant les amener.

C'est elle qui les a descendus à la gare; elle avait arraché des arbustes et taillé quelques branches dans son jardin. Dans le fagot qu'elle trimbalait sous le nez de la Gestapo et des Flics, elle avait caché nos fusils.

Ce que nous avons fait, nous n'avons pu l'accomplir qu'avec le soutien moral ou la complicité des braves gens, des pères BEL et des mères CALEDE.